

L'enfance, bénédiction ou destruction

C'était encore une de ces soirées. Celles qui commencent bien et finissent très mal. C'était bien parti pourtant. On était sur le canapé avec eux, comme-ci on faisait vraiment partie de la famille. C'était agréable, on avait chaud, il faisait bon. On avait eu l'impression d'être aimé. Juste avant que je ne dise le mot de trop. Que je ne fiche tout en l'air. Pourtant, ma question me paraissait simple, légitime, anodine. Je voulais simplement comprendre...

Mon petit frère et moi vivons dans une famille d'accueil depuis quelques mois. J'ai neuf ans et il en a cinq. Madame Alissa et son mari nous abritent, nous logent et nous nourrissent, quand il y en a assez pour tout le monde. C'est d'abord leur fille qui mange, puis eux et enfin Gabriel et moi. Je laisse toujours Gabi manger en premier. Un jour, je lui offrirai toutes ces belles choses à manger et plus encore. En attendant, Madame Alissa nous loge et nous nourrit comme elle dit, alors je dois contribuer aux tâches ménagères. C'est normal après tout, non ? Le matin, quand je me lève, je vais me laver les mains puis je fais le ménage. Madame Alissa fait attention à ce que je me lave bien les mains parce que quand on dort dans une cave, on a les mains sales. C'est elle qui le dit. Pourtant, je fais toujours attention, maman m'avait appris à être bien propre avant que... Enfin, ça ne me dérange pas, j'ai de la chance même, car l'eau est chaude ! Quand je me lève, parfois j'ai du mal à les bouger parce qu'elles sont toutes froides.

Le matin je fais le ménage puis je fais à manger pour midi. Je ne sais pas faire grand chose, mais Madame Alissa dit que je m'améliore. Elle est gentille, elle me laisse regarder la télé lorsqu'ils montrent des menus. Elle m'appelle et j'ai le droit de m'asseoir sur le canapé. Quand c'est fini, je retourne travailler pendant qu'elle se repose. Elle dit que prendre soin de trois enfants c'est très fatigant. Je ne comprends pas trop parce que je lui fais tout... Mais je ne dis rien, sinon elle me dira encore que je suis sotte et me fera sauter un repas. Et le repas, j'en ai besoin pour faire mon travail...

L'après-midi, je fais la vaisselle puis j'ai le droit de faire une pause ! Alors je rejoins Gabriel dans la buanderie. C'est là qu'il passe sa matinée. Madame Alissa part tous les après-midi. Je crois qu'elle travaille dans une boutique. Monsieur Marc travaille tous les jours et la petite Marjorie, leur fille, est à l'école. Nous sommes donc seuls, Gabi et moi l'après-midi. C'est mon moment préféré de la journée. Je choisis un livre dans la bibliothèque de Marjorie et je le lis à Gabriel. Nous nous échappons alors. C'est magique, les livres ! Nous pouvons devenir ce que nous voulons : chevalier, princesse, fée, héros, magicien, ange,... Lorsque nous nous asseyons sur le canapé et que j'ouvre la première page, nous nous sentons transportés dans un autre univers. Un jour, nous avons refermé le livre et nous avons joué dans le salon à devenir les personnages de l'histoire. J'ai imité la maman dragon qui nous prenait sous ses ailes. J'avais mis la couverture au-dessus de nous et je ronronnais pour faire la dragonne. Gabi avait les yeux fermés et d'un coup, il s'était mis à pleurer « maman... maman... ». Je l'ai serré fort dans mes bras sans

pouvoir retenir mes propres larmes. Ce jour là, je n'ai pas fait attention à l'heure et Madame Alissa est rentrée pendant que nous pleurions sur le canapé. Elle a été gentille avec Gabriel. Elle l'a pris sur ses genoux et l'a consolé. Mais après cinq minutes, elle devait être fatiguée parce qu'elle s'est mise en colère et a dit que ça suffisait, qu'il fallait arrêter de pleurer. Elle m'a dit de coucher Gabriel et je l'ai ramené dans notre chambre. C'est une petite pièce dans la cave, là où j'accroche le linge. Je suis remontée faire le repas en silence. Elle m'a dit être désolé, qu'elle avait mal à la tête. Ce n'était pas de sa faute, c'est de la mienne, j'aurais du faire attention à l'heure et descendre Gabriel avant qu'elle n'arrive. Je le sais bien pourtant. Heureusement, Madame Alissa ne m'a pas fait plus de reproche.

Ce soir là, je suis descendue me coucher en emportant secrètement un livre parce que je savais que Gabriel aurait du mal à s'endormir. Alors je lui ai lu son histoire du soir, comme maman le faisait avec nous. Je me suis sentie fière de jouer ce rôle pour mon frère, lui qui était encore si petit... Depuis ce jour, tous les soirs j'emporte secrètement un livre et je lui lis.

Aujourd'hui, nous reprenons l'école ! Le psychologue disait que nous étions trop sous le choc pour y retourner jusqu'à maintenant. Nous sommes contents d'y aller. Au bout d'une heure de classe, je n'ai qu'une hâte, d'être à la récréation pour retrouver Gabi !

Mon quotidien lui, n'a pas trop changé. Je vais à l'école mais je fais toujours autant de tâches ménagères donc je dois me lever très tôt le matin. Je n'ai pas le temps de faire mes devoirs correctement à cause de cela. J'aime beaucoup l'école mais comme je suis très fatiguée, je n'arrive pas à suivre aussi bien que les autres élèves.

Ce soir Madame m'a criée dessus. Monsieur m'a frappée. Je ne sais pas exactement pourquoi. Je crois que c'est parce que leur fille était triste, quelque chose qui s'était passé à l'école. Mais ce n'est même pas ma soeur... Pourquoi devrais-je prendre soin d'elle ? Maman m'a dit de toujours protéger mon petit frère, c'est le seul qui compte.

Ce soir j'ai un peu pleuré devant Gabi, je m'en veux un peu de lui avoir infligé mes larmes. Il a été gentil, il m'a prise dans les bras et m'a caressé les cheveux, comme maman nous le faisait. Le lendemain, Madame m'a offert un livre, elle était désolée de m'avoir giflé, c'était la première fois, pour elle. Monsieur n'a pas réagi, ne m'a pas adressé la parole ; pas un pardon, pas un merci comme à son habitude. Il nous ignore sauf lorsqu'il a bu. Là, j'ai peur. Quand il rentre le soir, heureusement qu'il est tard et Gabi est toujours au lit. Je prie pour que Madame Alissa me dise d'aller me coucher moi aussi mais

parfois elle n'est plus au salon et je dois affronter Monsieur toute seule. Je tremble en l'attendant, j'ai honte à le dire. J'ai peur qu'il ne recommence à me frapper.

Nonobstant tout cela (j'ai appris ce mot dans un livre et mon professeur a été très impressionné!), ce soir, je suis heureuse parce que j'ai une toute nouvelle histoire à lire à Gabi.

« Ecoute Gabriel, assieds toi et tends l'oreille. Ecoute. » lui soufflais-je dans un murmure. Papa commençait toujours les histoires du soir avec cette phrase. Je lui dépose un baiser sur les cheveux. J'ouvre le livre ; ce sont des poèmes.

« C est pas grave, détruis mon coeur en mille morceaux si tu veux, un caillou qui se brise donne du sable.

Avec ce sable, je ferai du béton. Et avec ce béton, je construirai un palais.

- Un palais ? Demande Gabriel.
- Le palais, c'est une grande et jolie maison où vivent des princes et des princesses.
- On peut y aller ?
- Un jour... un jour Gabi, on habitera un palais. Tous les deux. Et il y aura maman et papa, mamie et papi. On sera heureux pour toujours.
- Tu me le promets ?
- Je te le promets. » Gabriel se blottit contre moi et je poursuis la lecture.

*« Je refuse de céder,
parce que la peur provoque la paralysie
et que la paralysie
est la peur du guerrier.*

*Pourquoi la vie nous fait ainsi ?
L'amour est un champ de bataille.
Il abandonne tout en pagaille.
Car nous avons été choisis.*

*Mon coeur est une flamme
Il aime avec mon âme.
Mon coeur risque la souffrance
S'attacher veut dire s'exposer
Tout risquer avec aisance
C'est cela que ça fait que d'aimer.*

*Pourtant et malgré tout
Je l'aime et risque le tout.*

*Monsieur,
Si vous me trouvez stupide, envieuse et capricieuse,
c'est parce que je suis maladivement amoureuse.
De vous,
de votre tout.
Rien n'a jamais été si douloureux ni aussi bienheureux.*

*Madame,
vous êtes la muse de mes pensées, celle que j'ai toujours aimé.
Madame,
je vous aimerai, et jamais je ne vous laisserai. »*

« Tu vois Gabi, c'est maman et papa qui se parlent. Ferme les yeux, imagine les là avec nous. Ils nous regardent tu sais.

Gabriel lève ses yeux plein de larmes vers moi et me dit :

- Pourquoi ils sont partis ? Est ce que... on a fait quelque chose de mal ?
- Non voyons ! C'est comme s'ils étaient en vacances. Et nous, plus tard, on les rejoindra. Et là on sera tous réunis.
- Ils peuvent pas revenir maintenant ?
- Bientôt... Je te promets, ça va aller.
- Je les déteste.
- Gabriel ! Ne dis pas ça, tu ne le penses pas !
- Mais ils sont partis sans nous, ils nous ont abandonnés.
- Gabi... Les parents ne choisissent pas toujours tout tu sais. Et même s'ils ne peuvent pas te toucher ou te parler, je suis sûre qu'ils veillent sur nous. Ils sont invisibles, comme des super-héros !
- Des super-héros ? Gabriel me regarde plein d'espoir. Cette vision me fend le coeur. Je le serre tout fort dans mes bras.
- Oui Gabriel, nos parents sont des héros, ils sont invisibles mais ils sont avec nous.
- Et toi ?

- Non mon Gabi, moi je reste avec toi, pour toujours. On ne sera jamais séparé. Gabi hoche la tête.
- Raconte moi, s'il te plaît.
- ... Un jour, un homme a toqué à la porte de notre maison, nous deux, nous n'étions pas encore nés. Cet homme, c'était le maître de l'univers. Maman l'a invité à entrer boire une tasse de thé sans le savoir ! Quand il leur a dévoilé son identité, il leur a dit « vous qui avez été si généreux avec moi, vous êtes dignes de recevoir le pouvoir qui sauvera le monde. Quand apparaîtra le grand froid, vous saurez que c'est le moment ». Ils n'ont pas cru en cet homme jusqu'au jour où un grand froid s'est installé dans tout le pays. Un froid terrible, pas comme les autres. C'est ce jour là qu'ils ont compris qu'ils allaient devoir partir. Ils savaient que nous deux, nous pouvions compter l'un sur l'autre et que nous étions assez grands et forts pour survivre ensemble. Ils ont utilisés leur pouvoir. Et pouf, ils sont devenus invisibles pour combattre les monstres ! Nous on ne les voit pas, mais ils sont là. Pour les chasser, papa et maman ont tous les deux une grande épée et une cape blanche. Pour pouvoir rester discret aux yeux des humains, ils doivent rester invisibles, même pour nous... Mais ils sont là, tout près, ils nous entendent et nous parlent dans le bruit du vent, dans la chaleur de ta couette qui te caresse les joues le soir en dormant, c'est maman qui te prend dans ses bras. »

Gabi s'est endormi. Je lui ai chanté sa berceuse du soir. C'est une tradition familiale. La berceuse, c'est le lien qui nous unit, la seule chose qui n'a pas changé depuis que papa et maman ne sont plus là. Papa... maman... j'espère que vous nous voyez. Ne vous inquiétez pas, je veille sur lui.

Le lendemain matin, nous nous sommes réveillés et avons filé à l'école. Madame Alissa nous a même fait le petit-déjeuner ! D'ordinaire, elle me réveille pour que je lui prépare pendant qu'elle se maquille. Mais aujourd'hui, c'était très agréable d'arriver dans la cuisine et que tout soit déjà prêt.

Ce soir, Madame est partie se coucher tôt. Moi j'ai mis Gabi dans notre chambre et je suis remontée pour attendre Monsieur, peut être voudra-t-il manger quelque chose en rentrant. Il entre. Il titube. Alors je sais et j'ai peur.

Le sang inonde le sol. Me plonge dans une marre de sang. Mon sang. Mon frère. Mon tout. Je le vois, les yeux fermés, la bouche ouverte, le torse nu. Le sang gicle de sa poitrine. Son coeur n'est plus qu'un trou béant. Je hurle mais je n'entends rien. C'est mon sang, il n'avait pas le droit. Il n'avait aucun droit. Il se l'est octroyé. Il m'a pris la seule chose qui m'importait encore sur cette terre. Encore. Toujours. J'aurais aimé, moi aussi, avoir ce trou à la place du coeur. Il me semble qu'il sort de ma poitrine. Il me

semble qu'il va finir par s'arrêter. Il me semble que je vais, moi-aussi, mourir dans cette cave. Mes oreilles bourdonnent. J'entends un silence et à la fois une multitude de bruit. Un silence qui m'assourdit. Je ne sais plus. Je ne veux plus savoir.

Elle les haïssait. Tous. Aucun. Elle n'avait plus aucun sentiment. Toute sa colère s'était muée en indifférence. Être pleine de rancœur, mais contre qui ? Personne ne la méritait, cette colère.

Elle vomit. Sa tête tourne. Tout autour d'elle tourne, elle n'a plus aucun point d'encrage. La mort. Pire que la mort, la douleur de la perte. Elle aurait préférée être morte. Non plutôt, elle préférerait n'avoir jamais existé. Si c'était pour échouer si lamentablement, elle aurait bien pu ne pas naître. Elle n'avait pas réussi à protéger la seule personne qui importait. Elle avait échoué à sa mission de vie ; protéger son petit frère. Il n'est plus là, elle n'a aucune raison de rester. Après tout, la mort serait une délivrance.

Le soleil venait de se lever. Elle était à l'aube du jour, à ce qui aurait du être l'aube de sa vie. Ce qui allait pourtant en devenir la fin. Elle prit le pistolet. Le pistolet, l'arme qui avait tranché son lien le plus fort. L'outil de sa malédiction. Il avait tué son âme. Il devait désormais tuer son corps. Elle n'avait plus la force de le lever alors elle le plia sous son menton et fit feu.

Gabi, papa, maman... j'arrive.

...

Suis-je encore là ? Comment est-ce possible ?

L'arme s'était enrayée. Les policiers, alertés par les voisins, ont déboulé dans la maison, puis dans la cave. C'est là qu'ils ont découvert l'horreur. Un homme debout paralysé par sa propre peur ; une femme tenant un garçon, mort, dans ses bras ; une fillette allongée le regard vide.

L'homme avait bu. Il avait crié, brisé et frappé tout ce qui se trouvait sous sa main. Le repas était froid. Cette fillette l'avait exaspéré. Il était descendu dans la cave avait pris une arme. Il n'avait pas réfléchi. La balle a fusé toute seule. Dans la poitrine de ce pauvre petit.

Hôpital psychiatrique

20 ans plus tard

L'infirmier entre. Une femme est assise près de la fenêtre. Perdue dans ses pensées, elle semble observer le paysage. Cela fait vingt ans qu'elle n'a pas dit un seul mot. L'infirmier dit au jeune stagiaire qui se trouve avec lui « *Ecoute, elle va bientôt chanter* ».

Le soir est tombé et elle s'est mise à chanter. Une berceuse. Son point d'encrage. Ce lien qui ne l'a jamais quitté. Tout comme les âmes qui l'entourent, qu'elle seule peut voir. Elle ne vit plus que pour elles. Elle ne chante plus que pour elles.

L'enfance. Un moment si doux, si tendre qui peut pourtant n'être que douleur et aversion. L'enfance... Un monde à part, un chemin à l'image de la destination. Le pont entre la naissance et la conscience. Le chemin qui mène vers la découverte de l'effroyable vérité du monde et surtout de soi. Ce chemin peut être merveilleux, scintillant, aimant. Il peut aussi être tout l'inverse. Le chemin le plus terrifiant mène à un monde pire encore. L'être qui subit son enfance peut y rester bloqué, comme une âme qui n'aurait pas réussi à passer de l'autre côté. Il devient fantôme de celui qu'il aurait pu être. Celui qu'il aurait du être, dans un autre monde, sur un autre chemin, dans une autre vie.